

À peuple élu, écrivain maudit

Réjean Beaudoin

Volume 30, numéro 3 (177), juin 1988

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/60474ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Beaudoin, R. (1988). Compte rendu de [À peuple élu, écrivain maudit]. *Liberté*, 30(3), 39–45.

RÉJEAN BEAUDOIN

À PEUPLE ÉLU, ÉCRIVAIN MAUDIT¹

Pour quelle raison s'en remet-on à la trouble puissance du mythe? La question vaut également pour le sujet et pour le lecteur de cette «*otobiographie*», mot qu'il faut entendre ici, si je l'ai bien compris, comme la vie d'Hubert Aquin racontée par beaucoup de ceux qui l'ont, à un moment ou l'autre, côtoyé. Lisant ce discours à plusieurs voix, je suis devant le jeu d'un théâtre polyphonique dont le recouplement constant avec la figure de l'écrivain fait de celui-ci (rétrospectivement) le héros tragique de son propre texte. Aquin est toujours en scène dès qu'il est en présence de l'autre, il vit sa vie en lui enjoignant d'épouser la hauteur de certains modèles que son intelligence remuante s'est constamment appliquée à imiter.

*Je reviens à cette phrase qu'il m'a répétée plus d'une fois:
«Le héros tragique doit mourir.» Hubert vivait dans le
mythe. Les amis savaient qu'il allait se suicider depuis
toujours.*

(Jacques Languirand, p. 416)

Tous les témoins s'accordent sur le caractère excessif et presque compulsif de la représentation. L'homme aura vécu dans la cruauté des archétypes la moindre dimension de son

1. Françoise Maccabée-Iqbal, *Desafinado, otobiographie de Hubert Aquin*, Montréal, VLB Éditeur, 1987, 463 pages.

existence: «J'ai toujours eu de la difficulté dans mes rapports avec lui à faire la démarcation entre lui et le personnage qu'il jouait», confie Jacques Languirand (p. 147). Le portrait qui ressort de la cinquantaine de témoignages de ces quatre cent cinquante pages d'entrevues nous est pourtant familier: c'est bien celui qui se dessine dans l'œuvre écrite, mais c'est en même temps un Autre qui tient peut-être au premier jet que constituerait l'expérience de l'homme par rapport à sa fiction romanesque. Françoise Maccabée-Iqbal nous propose, comme à l'état de brouillon, l'avant-texte de l'œuvre latente dans son tissu psycho-social. Comme dans l'enquête de Sheppard-Yanacopoulos (*Signé Hubert Aquin*) et le film de Godbout-Ricard (*Deux épisodes dans la vie d'Hubert Aquin*)², il s'agit toujours d'un développement apocryphe du roman aquinien par ce qui pourrait s'apparenter à un groupe de «disciples», dans la mesure où la masse documentaire du témoignage ne doit son unité qu'à l'écrivain ressaisi à travers une aventure existentielle reconstituée par ceux et celles qui en furent les protagonistes³. Je n'ignore pas en disant cela la diversité ni même certaines divergences (quoique rares) des voix agencées

2. Montréal, Boréal, 1985 et ONF, 1979.

3. *Il y a de sous-jacent au rapport auteur/lecteurs chez Aquin l'idée de grand-prêtre de l'écriture qui s'adresse à ses initiés. Ainsi, on retrouve chez l'écrivain ce qui s'était implicitement affirmé au fil des ans par le biais du cénacle du Père Vigneault au Sainte-Marie, de l'équipe du Quartier latin à l'Université de Montréal, du groupe de Québécois à Paris, de la revue Liberté, du R.I.N. Chez le militant indépendantiste, l'idée s'était du reste formulée explicitement dans le titre choisi — Commandant de l'Organisation Spéciale — aussi à travers la vision élitiste du groupe d'élus, du noyau de personnes choisies à qui revenait alors le même rôle décerné aujourd'hui aux intellectuels: rédempteurs qui auraient Hubert Aquin pour guide-prophète. (...) Ainsi, comme le Christ a eu trois ans de vie publique, il aura trois ans de vie politique engagée; comme le Christ s'est entouré de douze apôtres pour accomplir sa mission, il veut s'entourer d'un groupe d'élus pour remplir la sienne; comme le Christ s'est retiré au désert avant sa Passion, il décide de s'éloigner quelque temps pour revenir ensuite payer de sa vie son amour du pays.* (Françoise Maccabée-Iqbal, p. 285 et p. 232; c'est elle qui souligne.)

par Maccabée-Iqbal, mais l'effet qui résulte de leur orchestration posthume en tragédie à l'antique ne me paraît pas dissociable de l'obscur complicité des différents acteurs liés au cœur du drame, comme si la distance était dès le départ exclue et que la seule possibilité qui restait ne pouvait relever que d'une interminable diégèse, l'exégèse s'avérant du coup hors de question. On ne peut s'empêcher de songer à la dimension messianique du «cas», qui est d'ailleurs nettement posée par le livre.

Sauver le monde. C'est le rêve probable de tout Canadien français catholique de cette génération. (...) Il faudrait décrire les années 50 au Québec pour comprendre le petit «croisé» qu'il y avait en chacun de nous.

(Jacques Godbout, pp. 149-150)

Selon moi, Hubert a bifurqué de la religion à la politique. (...) J'ai toujours eu l'impression qu'il y avait chez lui, je le répète, une maladie de l'âme. Peut-être était-il fait pour devenir un saint... Il ne collait pas au personnage du révolutionnaire.

(Jean Archambault, p. 232)

Hubert Aquin avait une perception tragique de l'histoire du peuple québécois qui rejoignait sa conception de vie, une conception de danger, de singularité, d'exemplarité. (...) C'était beaucoup plus un homme du sentiment qu'un homme de l'idée, de l'idéologie. Les émotions l'emportaient et il n'y avait pas d'ancrage profond. (...) Il n'y a pas de doute que, dans tout l'épisode de sa vie auquel j'ai été mêlé plus particulièrement, c'était franchement des conduites et une pensée psychotiques. Il jouait le jeu d'un héros et il était aliéné dans ce personnage, c'est absolument certain. Par la suite, je ne sais pas.

(Pierre Lefebvre, pp. 244-245)

Des faits nouveaux sont-ils portés à la connaissance du lecteur par ce travail? Je ne crois pas que ce soit là son véritable intérêt. Nous n'apprenons rien que nous ne sachions déjà, sinon que nous éprouvons paradoxalement quelque chose d'analogue à la lecture d'un *Aquin par lui-même*. Françoise Maccabée-Iqbal a recueilli un matériel considérable auprès de témoins privilégiés dont certains n'avaient pas encore consenti à livrer publiquement leur point de vue. C'est donc un document important qui rassemble tout ce qu'il est possible de connaître actuellement de la vie d'Hubert Aquin. On y apprend pourtant dans l'ensemble peu de choses, et, en ce sens, beaucoup de redites auraient eu avantage à être éliminées et de nombreux épisodes traités plus sommairement parce qu'ils n'ajoutent pas grand-chose aux éléments connus et abondamment analysés de sa personnalité (comme la pulsion suicidaire, la mise en scène de sa mort, le goût du spectacle flamboyant, la recherche du pouvoir). Par contre, l'arrière-plan familial et sentimental du personnage public est pour la première fois exploré avec soin et solidement documenté.

Restent surtout la perspective générale et la stratégie de composition de l'ouvrage. Françoise Maccabée-Iqbal se fonde entièrement dans son rôle d'intervieweuse pour régler la distribution des nombreuses voix-témoins, se charger des transitions et insérer à l'occasion un commentaire qui convoque l'intuition ou l'analyse. La discrétion et l'efficacité du procédé ne l'empêchent pas d'assumer la fonction d'une sorte de choryphée qui confère à l'entreprise le ton du rituel tragique. Le mode d'intervention voilé de cette écriture accuse tout de même un énorme travail de «montage». Le parti pris cependant de renoncer au recours discursif ne favorise pas toujours l'articulation logique qui se fragmente en rapprochements divers, parfois lumineux, souvent transparents et sans surprise.

Mais je reviens à ma question initiale: qu'est-ce qui fait l'inépuisable fascination que l'on éprouve à scruter les moindres détails du sujet de cette œuvre — celle d'Hubert Aquin — certes l'une des plus significatives de notre littérature, mais

qui ne semble pas pouvoir se résoudre à se circonscrire dans ses limites textuelles et qui déborde continuellement vers ses marges, là où elle appelle et rencontre toujours nos interrogations les plus lancinantes? Ce n'est évidemment pas la moindre qualité de ce livre que de reposer la douloureuse question. L'éclairage le plus fort sous lequel il la projette rejoint la profondeur du mythe, ce qui est assez dire à quelle ténébreuse distance nous restons de toute solution. Cela me rappelle une position d'André Belleau à propos d'un autre type de questions, celles-là d'ordre théorique, et sur lesquelles il exprimait comme suit son refus de conclure après une longue analyse:

William James se plaisait à raconter que sa maison de campagne avait neuf portes et surtout qu'elles ouvraient toutes sur l'extérieur. Il en éprouvait une intense satisfaction. Je souhaiterais, pour ma part, que ces problèmes passionnants demeurent longtemps comme la maison de William James.⁴

Tout à l'opposé, la «maison» d'Hubert Aquin semble n'avoir jamais eu qu'une seule porte qui donnait sur la scène primordiale d'une terreur sacrée. Sommes-nous en présence du pur tempérament lyrique ou plutôt de cet élan doublé de sa négation cérébrale et non moins entière? La contradiction est évidemment au centre de la question.

Tout ce que Hubert faisait, c'était comme si c'était un rôle parce qu'il avait beaucoup de mal à accepter sa propre image, ce qu'il était, ce sentiment de vide intérieur et d'angoisse. Il ne s'aimait pas. On joue tous des rôles dans la vie, mais lui, il était devenu très conscient du décalage entre l'apparence et la réalité. En somme, j'ai le même sentiment face à sa vie que face à ses romans où il

4. *Surprendre les voix*, Montréal, Boréal, 1986, p. 192.

se révèle entièrement tout en demeurant masqué sous un personnage.

(Patricia Smart, p. 274)

Il est singulier que l'analyste le plus lucide de l'aliénation coloniale du Québec en ait été en même temps la victime consentante et parfaite dans la plus pure tradition judéo-chrétienne. C'est l'Europe qui s'exprime entièrement à travers ce mythe qu'il a incarné jusqu'au bout, homme et œuvre mariés par la loi du sacrifice, Chevalier errant d'une quête mystique, guerrier sans armes, souverain sans peuple, martyr réduit à sa propre violence, conscience pure mais contrainte à l'implosion. L'active contemplation de la mort, l'ambivalence érotique du double, le pouvoir magique de l'idée, de l'image, la fébrilité de la fuite et la négation radicale de la matière l'auront intégralement consumé. Je pense à Christophe Colomb, marin obscurément envieux des marchands, Génois exilé, cartographe autodidacte réclamant d'Isabelle le titre de vice-roi pour lui offrir l'Amérique avant de mourir sur la paille. La catégorie de l'échec peut difficilement être écartée⁵. La psychanalyse et la théorie du désir mimétique de René Girard sous-tendent une interprétation encore une fois fréquemment évoquée mais rarement scrutée avec autant d'attention:

Comment ignorer ici que le seul personnage de moine dans l'œuvre romanesque soit le défroqué Chigi de

5. André D'Allemagne: *Je pense possible qu'il y ait eu chez Aquin une démarche psychologique semblable à celle que j'essaie d'imaginer dans mon livre sur le colonialisme. Là, je me demande s'il ne peut pas y avoir chez certains militants politiques, à un moment donné, devant un sentiment d'impuissance, une espèce de suicide non violent, c'est-à-dire faire quelque chose qui permette en même temps de ne plus être dans le coup et de laisser croire que ce n'est pas fait exprès, alors on se fait arrêter et, si on se fait arrêter, on ne peut plus militer. Comme on ne peut pas se retirer de soi-même et dire: «Je ne m'intéresse plus à tout ça, je ne veux plus rien faire, allez au diable!» il peut y avoir cette tentation de se faire écarter de l'affaire.* (p. 246)

L'Antiphonaire? Cependant, au son chrétien (sacré) du messianisme se mêle un son nietzschéen (profane) de gloire personnelle et de conquête terrestre. La dissonance créée saborde l'entreprise de gloire par la révolution. La clandestinité claironnée conviait à la surveillance policière et à une arrestation au premier délit, ce qui ne tarda guère à se produire. Et symboliquement, la route qui le mène de la Prison de Montréal à l'Institut Prévost a pour point de départ l'Oratoire Saint-Joseph.

(Iqbal, p. 233)

Le pari de ce livre était audacieux. Il exigeait en premier lieu une approche renouvelée de l'entreprise biographique, de telle sorte que, conduite par l'Autre, elle ne puisse être cependant qu'une «autobiographie» en vertu de ce paradoxe qui parcourt l'intégrité de l'univers aquinien, d'où le recours au néologisme d'«otobiographie» par lequel Maccabée-Iqbal qualifie son ouvrage, pour souligner le caractère oral de la narration collective qui sert de trame à son projet. Je reste cependant un peu sceptique quant au bonheur de cette invention lexicale et surtout quant à la véritable portée (socio-psychologique? historique? critique?) de la démarche qu'elle a pour effet de mettre en œuvre. L'extrême discrétion de la méthode qui consiste à fondre le propos essentiel du livre dans la convergence construite du témoignage comporte certes une grande efficacité rhétorique, mais entraîne du même coup des limites théoriques, des rapprochements parfois arbitraires, des raccourcis saisissants mais qui font trop souvent l'économie de questions inévitables.